

« *Cinq poèmes* »

Jacques Brault

Voix et images du pays, vol. 2, n° 1, 1969, p. 125-131.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/600219ar>

DOI: 10.7202/600219ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

cinq poèmes

de

jacques BRAULT

si la poésie sacre le camp

*épouser le regard des doigts
vers la terre et s'enfouir
et cheminer pourriture
perçant la croûte dure flétrir
l'à-peu-près puis se laisser
cueillir*

à Juan

*la côte-des-neiges s'incline au soleil du soir
des buissons d'hommes toussent parmi les machines
entre la montagne et les maisons ton rire cravaché
ton passage aussi un doux fracas
demeurent
mais toi la ténèbre gantée d'émoi
la vengeance trahie par tous les pores en liesse
mais toi dans un asile comme en douleur
tu fais oraison en proie
au pire et au meilleur*

vérité

*je tremble à ton nom
tu n'as pas de corps et pourtant
tu souffres mille morts*

*je t'ai suivie je t'ai vue clocharde
fouillant les poubelles sonores
mendiant la liberté de silence*

Québec-hébétude

*elle s'éloigne dans ses pas
penchée à ravir la terre
elle s'envole dans ses bras
pressée d'en finir avec l'amer
elle amincit dans sa chair
le tracé des draps rugueux
toute raison perdue et toute rime
après tout tout s'abîme
donc elle s'en va pour ne plus partir
un doigt de glace au toit commence de mollir
un hiver où le soleil frissonne
s'amène ici par maldonne
l'entendons-nous quand elle revient à pas de loup
sauvage et sèche comme chatte sans matou
contre toute attente griffes sorties
elle déchire le brin de temps fleuri
ô jongleuse notre enfance
retombe en démençe*

un jour quelconque

*vieillirons-nous ensemble au pas de la porte
têtes couvertes de branches blanches et de corbeaux oubliés
nos plaies confondues sous un soleil pâle mains effilées
momies d'un amour qui nous ressemble*

*ton bras à mon bras mon épaule contre la tienne
merveille alors de s'éveiller comme on ressuscite
le matin n'a pas une ride sur la peau des draps*

viens sortons au grand jour la rue n'a point d'âge pas encore

*tu ne dis rien près de tes lèvres le souffle se fait rare
j'écoute pour la millième fois le commencement du monde*

*le temps se déplie s'explique en espace le lait tinte
aux yeux du laitier
est-ce l'hiver est-ce l'été nous ne savons plus
entre nous l'instant tombe
des moineaux fusent de rire les journeaux crient à tue-tête
nos veines si bleues se répondent*

*tremblons-nous ensemble au bout du trottoir
transis de nous voir enfin ombres illuminées*